

L'ENFANT DE LA RIVIÈRE

La nuit s'achève. Bouleversée, Aurore referme délicatement le cahier... Elle va de ce pas descendre dans le grand jardin, écouter le jour se lever. Désormais, elle sait que plus rien ne sera comme avant !

« Tu vas attraper ta mort ma fille ! » lui criait son père en la découvrant une fois de plus, ruisselante et glacée, sortant de la rivière qui roulait ses eaux le long de leur prairie. C'était au printemps 1964, au début des vacances de Pâques. Aurore se souvient parfaitement bien de sa toute petite enfance, et de ce besoin impérieux, cette nécessité vitale qu'elle avait d'aller se tremper dans la rivière par tous les temps, au grand dam de son père, troublé par les risques que prenait sa fille. « Mais qu'as-tu donc enfin à toujours être ainsi attirée par cette eau ? » Le silence insolent de l'enfant donnait à penser qu'elle souffrait peut-être d'un mal inconnu, dont l'origine semblait bien mystérieuse. Aurore ne peut oublier sa cachette sous les branches du grand saule. Comme elle les chérissait ces lieux, particulièrement au petit matin, quand un léger voile de brume s'étirait avec grâce au-dessus des prés ! Le moindre bruit lui étant familier, elle n'éprouvait jamais de crainte.

Intrépide, audacieuse, Aurore glissait dans l'eau froide avec un frisson de plaisir, celui tant attendu dont elle avait besoin pour vivre. Très vite une douleur familière lui encerclait le crâne, durcissait ses mollets ; elle en jouissait intérieurement. Aurore nageait comme anguille, nageait à en perdre le souffle et presque la raison !

Le clocher du village lançait son carillon ; au neuvième coup, bien souvent, Aurore remontait vers la maison. Les horaires se modifiaient selon qu'on était en vacances ou pas. Rougi, encore froid, le corps ne lui obéissait pas immédiatement, un tremblement involontaire le crispait, ses lèvres bleuies lui donnaient un petit air d'enfant malade. Elle sautillait, courait alors de toutes ses jambes et peu à peu, docilement, son sang se réchauffait, le visage reprenait ses belles couleurs.

Au plus fort de l'été, l'eau de la rivière découvrait peu à peu les cailloux de son lit. Aurore observait le phénomène avec beaucoup de vigilance. Alors que les enfants du village envahissaient les berges nettoyées, la fillette les fuyait, ce n'était plus sa rivière !

Un peu amère, elle filait vers un autre lieu où, malgré quelques désagréments, elle pouvait encore s'adonner à sa passion. De l'autre côté du hameau, loin de partout, se trouvait l'Étang Noir. On le disait hanté. Certains vieux y avaient vu des lutins, d'autres des âmes en détresse, dont celle d'une jeune fille morte par amour. Aurore ne se souciait guère de ces ragots, elle n'y croyait pas ! Malgré cette sinistre réputation, l'Étang Noir devint son point de repli. Elle y prit ses marques ; cependant, certains matins — et elle en garde encore aujourd'hui un souvenir très précis — on pouvait l'entendre hurler : « Pourquoi suis-je prisonnière de tes eaux ? » Ce sentiment la quittait très vite lorsqu'elle plongeait dans l'onde profonde, presque brune. Parfois un couple de colverts y atterrissait bruyamment, la faisant sursauter. Parfois d'énormes carpes dérangées, lui frôlaient le ventre. Elle faisait corps avec la nature et pour rien au monde n'aurait sacrifié ces bains journaliers. De toute façon, en avait-elle le choix ?

Plus tard, durant un mois d'été, elle découvrit un tout autre environnement, la montagne. Comme les autres filles de la colo, adolescente et gauche, elle grimait péniblement le sentier qui mène au Col du Soulor. La beauté du paysage pyrénéen, n'empêchait nullement les plaintes du groupe : on rechignait, la balade semblait interminable. Aurore qui pourtant appréciait les lieux, ronchonnait elle aussi et ne songeait qu'au retour. Elle se rappelle parfaitement l'instant où un murmure familier vint lui chatouiller les oreilles ! Troublée, en alerte, elle scruta alors chaque recoin. Il y avait une source quelque part, elle le sentait !

« Allez ! Encore un petit effort les filles, encourageait la monitrice, dans cinq minutes nous ferons la pause au bord de la cascade. » Prise de folie, Aurore s'élança à perdre haleine dans le sentier. Irrésistiblement attirée, comme sous l'emprise d'un sortilège, par l'eau qu'elle devinait très proche, elle en oublia le groupe. Déjà bien éloignée, elle aperçut la cascade bouillonnant ses eaux, et plus bas, le torrent. Elle s'y précipita toute habillée, se roula sur les pierres au risque de se blesser. Des hurlements l'obligèrent enfin à reprendre ses esprits : la monitrice la tirait sur la berge, sans ménagement, à lui en arracher le bras ! Après?... après, sa mémoire lui fait défaut : ce moment d'humiliation avait été si horrible que plus jamais elle n'accepta de partir en colonie de vacances.

Les années passèrent, la jeune fille semblait enfin avoir trouvé un bel équilibre. Si joyeux les souvenirs de sa nouvelle vie de citadine et d'infirmière à l'hôpital de Rennes... et plus encore de ce beau jour de juin où, somptueuse au bras de son père, elle s'avança dans l'allée centrale qui menait à l'autel de la petite église de son village ! Aurore avait un époux, Aurore découvrait l'amour. Tout allait bien ! Une vie somme toute bien rangée — trop bien rangée peut-être ?

Deux ans après son mariage, Aurore vint seule chez ses parents, son père étant très souffrant. Une nuit, réveillée en sursaut, elle retrouva avec une force inouïe ce besoin qu'elle avait autrefois et dont elle se croyait à jamais libérée. Sans hésitation, sur-le-champ elle quitta la maison et, comme lorsqu'elle était enfant, se dirigea vers la rivière. La nuit claire lui permettait d'avancer rapidement sur le sentier lorsque soudain un faux-pas la projeta au sol avec violence. Son cri s'échappa dans la nuit, elle perdit connaissance. Un second cri, étouffé par une main inconnue, lui rappela qu'elle était encore vivante ! Un visage se penchait au-dessus d'elle. Elle grimaça d'effroi en essayant de se relever. « Doucement lui soufflait l'inconnu, vous êtes peut-être blessée ! » Aurore se reprit peu à peu ; maintenant elle reconnaissait tout à fait l'homme qui se trouvait à ses côtés. C'était André, le charpentier du village, « le fils du Polonais », comme on le surnommait. « Mais madame, que faisiez-vous à une heure pareille dans cet endroit ?

– Et vous-même ? » lui rétorqua Aurore du tac au tac.

Confiance pour confiance, ils se sont retrouvés dans la rivière, comme deux jeunes fous ; et fous, ils l'étaient ! Aujourd'hui, les pensées d'Aurore vagabondent encore vers ce passé, et son émotion est intacte ! Cette nuit-là, un homme l'avait comblée dans Sa rivière. Mais n'était-ce pas la rivière qui l'avait comblée, métamorphosée, enveloppée ? N'était-ce pas Sa rivière qui l'avait tout simplement ensorcelée ?

Au petit matin, son père était mort ! Sa mère l'attendait sans un mot de reproche ; devinait-elle d'où venait sa fille ?

Serrant le précieux cahier contre son cœur, Aurore pleure longuement, tranquillement ; ce qu'elle vient d'y découvrir la laisse abasourdie, sans voix !

Elle se revoit encore, l'été dernier, marchant avec sa vieille maman sur le sable humide, s'amusant de leurs ombres allongées et de la trace de leurs pas. Exceptionnellement sereine et radieuse ce jour-là, Aurore prit la main fragile et proposa doucement d'approcher la vague. Elle brûlait d'envie de s'y rouler ! Hélas, la vieille femme recula brusquement : « Non pas l'eau, s'il te plaît, pas l'eau ! » Perplexe, Aurore se souvint en effet qu'autrefois seul son père plongeait avec elle. Mais jamais cela ne l'avait vraiment intriguée. Toute petite, elle s'étonnait que sa mère ne lui fasse jamais le moindre reproche quand elle la découvrait frissonnante chaque matin au retour de sa rivière. Seul son père manifestait de l'inquiétude et la sermonnait. Un soir pourtant, bien des années plus tard, elle avait cru entendre un début de : « J'ai quelque chose à te dire... », mais lorsqu'elle avait prêté l'oreille, sa mère s'était rapidement reprise : « non, non, je ne sais plus ! » Peu à peu, leurs tête-à-tête se teintèrent d'une gêne grandissante. Mais qu'y avait-il donc de si inavouable qu'elle ne pouvait le révéler ?

Cela fait maintenant une semaine que la mère d'Aurore a quitté ce monde, soignée tendrement par sa fille. Hélas, comme autrefois, les mots se sont retenus jusqu'au bout. Attentive au dernier souffle de sa chère maman, Aurore s'était approchée encore plus près de ce si doux visage strié par les années. Quelques mots glissèrent des lèvres de la mourante : « Pardon... ma petite... » Ces paroles la bouleversèrent profondément ! Au chagrin de perdre sa mère, s'ajoutait l'incompréhension, et surtout le regret de ne pas avoir su lui parler. Voici que désormais, le mystère est dissipé !

Ce matin, inquiet de la longue absence d'Aurore, François, son mari, descend voir ce qu'elle devient. Il la surprend près du vieux puits, lui couvre les épaules, doucement, tendrement, la ramène sur le banc de pierre. Depuis quelque temps, avant l'aube, Aurore quitte la maison. Malgré son angoisse, François ne pose aucune question, même lorsqu'elle revient, gelée, le rejoindre dans le lit. Il respecte son silence, mais devine qu'elle porte un lourd secret ! Les yeux brillant encore du chagrin de sa nuit, la jeune femme feuillette à nouveau le cahier rouge et relit en boucle les phrases écrites au crayon de bois, comme si son auteur s'était jusqu'au bout, réservé la liberté d'effacer !

Mon enfant, une vie avec toi ne m'a pas suffi pour t'ouvrir mon cœur et te révéler enfin ce secret que je gardais enfoui si profondément. A plusieurs reprises j'ai failli te dire ce

qui me pesait tant, mais je n'ai pas réussi, pardonne-moi si tu le peux, et je serai en paix !

Aurore, la vue troublée par les larmes, se penche vers son mari, et pour ne plus être seule à découvrir ce secret, essaie de lire à voix haute... enfin sa parole se libère ! Mais comment réussir à lui dévoiler ce qui reste encore pour elle, inimaginable ?

En 1956, ton père a dû partir quelques jours en Alsace dans sa famille. Je ne pouvais l'accompagner car nous avons les foins à finir ici. Après ces journées chaudes et harassantes, je pris l'habitude d'aller me rafraîchir à la rivière ; d'abord les jambes, puis, de plus en plus audacieuse, un soir qu'il n'y avait plus personne, je m'y plongeai tout entière. Avec quelle impatience j'ai ensuite attendu ces instants merveilleux mêlés d'un sentiment troublant de transgression ! Je savais très bien qu'il n'était pas correct pour une femme de se baigner ainsi, seule dans cette eau froide ; on prétendait même, que ça rendait stérile. Deux jours avant le retour de ton père, je m'adonnai encore à ce rite, devenu pour moi essentiel. Ce soir-là, la température me semblant plus douce, je m'amusai à plusieurs reprises à me mettre la tête sous l'eau, ce que je n'avais encore jamais pratiqué. Je la remontais brusquement lorsque l'oxygène me manquait, comme le font souvent les enfants ; je jouais à me noyer en quelque sorte ! Mais, était-ce vraiment un jeu à cet instant précis ? Je prolongeai de plus en plus le risque, jusqu'à en perdre complètement le souffle ! A un moment donné, malgré moi, j'ai poussé un grand cri ! Cette fois j'avais exagéré ! Mais, quel ne fut mon effroi de découvrir alors à quelques mètres de moi, un homme dissimulé par une branche du grand saule. Il m'a semblé tout d'abord avoir une hallucination, et je m'en voulus d'être aussi sotte de mettre mise ainsi en danger. Mais plus de doute possible, l'homme s'approchait rapidement. Complètement paniquée, n'étant pas une trop bonne nageuse, j'en perdis mes moyens ! Il vint à mon secours. Ensemble nous sommes remontés sur la berge. J'étais décomposée, honteuse. L'homme était nu ! « On ne se suicide pas quand on est si jolie ! » me dit-il en souriant. Je devinais son visage en ce début de nuit étonnamment clair : il me rappelait quelqu'un que je connaissais, ou que j'avais déjà vu. Peu à peu je retrouvai mes esprits ; encouragée par la douceur de sa voix, je n'avais plus peur. « Ne vous inquiétez pas lui dis-je, je ne cherchais pas à perdre la vie, bien au contraire, je plonge tous les soirs pour me sentir encore plus vivante ! » Son regard que je devinais bleu, me dévorait. Il avoua m'avoir déjà observée la nuit d'avant, mais assura

qu'il n'avait nullement eu l'intention de se montrer, pas plus que ce soir-là, surtout dans cette tenue, si les circonstances ne l'avaient obligé. Nous avons parlé longtemps. Allongés côte à côte nous regardions les étoiles ; nous étions jeunes et si vivants ! Au petit matin, nous sommes redescendus dans la rivière. Elle nous appelait ! Elle nous envoûtait. Je ne savais plus où j'étais, ni qui j'étais, nous nous sommes unis et cela longuement. Par la suite, jamais je n'ai pu me rebaïner dans cette eau, ni aucune autre ! Et le cœur déchiré je me suis interdit de revoir Jean.

La suite, mon enfant, est difficile à exprimer. Ton père est revenu, la vie a repris, je ne lui ai rien dit. Neuf mois après, tu es venue au monde ! Il m'a alors avoué son étonnement, se croyant stérile. En effet plusieurs examens médicaux effectués après cinq années de mariage laissaient craindre quelque souci de son côté. J'ai voulu oublier ma nuit avec Jean, car l'enfant que j'attendais pouvait malgré tout avoir été conçu quelques jours plus tard et cette version me rassurait. Mais dès ton plus jeune âge, le bleu de ton regard me rappelait Jean, et lorsque tu as développé ce besoin irrésistible de te plonger dans l'eau, je n'ai plus eu de doute. Aurore, ma petite fille, tu es l'enfant de la rivière ! Ton vrai père s'appelle Josef Kerovsky, c'est le charpentier juif polonais installé au village après la guerre. Il se fait appeler Jean. André, son fils, le remplace désormais. Il est un peu plus âgé que toi. Jean l'a élevé seul, car sa mère est retournée vivre en Pologne peu de temps après sa naissance.

Mon enfant, si un jour tu désires rencontrer ton père et ton frère, tu trouveras une lettre dans le tiroir. Pardonnez-moi mon silence et la douleur que je vous apporte par ces révélations !

Les premiers rayons du soleil réchauffent le jardin. Le regard d'Aurore se porte vers le village dont le clocher s'éveille bruyamment, faisant sursauter François. « Viens, dit-il, lui saisissant la main, viens, descendons à la rivière ! »